

Retour en forêt

La chronique sur les désastres frappant la forêt landaise (« SOD » du 1^{er} août) m'a valu un courrier abondant et intéressant. Il m'a incité à retourner sur place en prenant des routes secondaires (Laluque, Sabres, Sore, etc.) pour mieux évaluer l'étendue des dégâts. Ce trajet, et surtout ce que les lecteurs m'ont appris, me conduit à revenir sur le sujet. Il le mérite amplement. J'en profite pour remercier certains des exploitants ou experts forestiers qui m'ont écrit : MM. Hazera, d'Hostens, Souleyreau, de Laluque, Harker, de Montaut, et Pinaudeau, de Bordeaux. En croisant leurs témoignages, j'ai eu l'impression de comprendre un peu mieux la nature de cette tragédie forestière.

Première remarque : en me polarisant sur les deux tempêtes de 1999 et 2009 ou sur la prédation plus récente du « sténographe », ce parasite très vorace, j'avais négligé tout ce qui s'était passé auparavant. La grande sylve, entre-

tenue, noble, habitée, que j'évoquais était déjà largement abîmée – et cela depuis la seconde moitié du XX^e siècle – du fait même de l'action des hommes.



La grande sylve, entretenue, noble, était déjà largement abîmée du fait même de l'action des hommes

Dès cette époque, m'écrit M. Hazera, l'ancienne forêt a été remplacée par un système où prévalait la monoculture stricte du pin et au moyen de pratiques agricoles très intensives. La fragilité des écosystèmes a été méprisée, voire ignorée. L'usage abusif de la motoculture a conduit à pratiquer des labourages profonds, destructeurs des racines. Dans le même temps, les impératifs de rentabilité ont poussé à des coupes prématurées. Tronçonnés longtemps avant leur maturité, les pins ont souvent été vendus à un prix inférieur à leur coût de production.

Ce triomphe de ce que j'appelle parfois la « pensée du nombre » (ou du fric) a été fatal à l'ancienne forêt, qui était, elle, gérée de manière plus « humaine ». L'expert forestier cité plus haut n'y va pas par quatre chemins. « Nous n'avons pas su voir venir les dangers de l'intensification, m'écrit-il, nous n'avons pas voulu acquérir une formation professionnelle de bon niveau, nous avons été fascinés par l'arrivée des tracteurs, et par l'illusion que l'augmentation de la productivité résoudrait tout. Si nous ne regardons pas où nous mettons les pieds, si nous ne voulons pas changer nos pratiques, c'est notre propre faute. »

De son côté, M. Souleyreau, qui gère 40 hectares de forêt familiale au sud du département, regrette qu'il n'y ait pas eu de véritable réflexion sur la politique forestière à mener : notamment sur les essences à privilégier ou sur les pratiques de culture à adopter. Il déplore l'absence d'une vraie réaction collective après l'apparition du « sténographe ». Si j'en crois sa lettre, les propriétaires ont été quasiment abandonnés à leur sort. Quant aux aides publiques, elles nécessitent des formalités lourdes et complexes. « Pour en bénéficier, écrit-il, j'ai dû constituer un dossier de « créateur d'entreprise » (avec numéro de Siret obligatoire) puis un autre dossier de sylviculteur sinistré. Je n'ai rien obtenu depuis lors, mais on m'encourage à refaire un autre dossier après l'attaque d'autres parcelles. »

Ce lecteur ajoute que les aides de l'État permettant l'achat de matériels de transport et de sciage encouragent aujourd'hui « certains acteurs » à « profiter de la crise avec un prix d'achat du bois bradé, mais qui se vend très bien dans le monde entier ». Bref, à la pensée du nombre s'est ajoutée la complexité kafkaïenne des règlements administratifs. À tout cela, il convient d'ajouter, si j'en crois M. Harker, de Montaut, la pression des nouveaux promoteurs (notamment de « fermes photovoltaïques »), qui se révèlent plus « voraces » que le parasite sténographe précité.

Oui, sans doute la grande forêt que j'avais encore en mémoire – bichonnée par les résiniers, gérée « à l'ancienne » par les familles landaises, organisée autour de la majesté de l'airial – n'était-elle déjà qu'un vieux souvenir. C'est encore plus grave que je ne le pensais...

Extrait de Sud-Ouest

Dimanche – 15 août 2010

Chronique de

Jean-Claude Guillebaud

« 2- Retour en forêt »

Une tempête très silencieuse

Extrait de Sud-Ouest
 Dimanche - 1^{er} août 2010
**Chronique de
 Jean-Claude Guillebaud**
*« 1- Une tempête très
 silencieuse »*

Le souci d'échapper aux bouchons en cette semaine de grands départs m'a conduit à traverser toutes les Landes de Gascogne, du sud au nord, par les plus petites départementales, GPS à l'appui. Comment taire mon émotion ? Je circule dans ce département depuis bien longtemps. J'ai toujours aimé ces périmètres faussement monotones, le silence particulier de ses villages, le grésillement de l'air du côté de Sore, Sainte-Eulalie-en-Born ou Argelouse, la rectitude des petites routes qui s'évanouissent dans les brumes de chaleur... Or, cette fois, un trouble particulier m'a saisi.

Il vient d'abord d'un constat. Les Français - dont je suis - qui habitent loin d'ici n'ont pas vraiment mesuré la gravité du désastre qui, par deux fois, en 1999 et 2004, a touché cette sylve monumentale qu'affectionnait François Mauriac. Le spectacle laisse aujourd'hui sans voix. Un peu partout, d'im-

menses étendues privées de pins mais pas encore débarrassées de leurs milliers de souches, semblent avoir été hachées par un bombardement. Ici et là, des stocks de grumes, arrosées en permanence, laissent découvrir les dégâts : des millions de mètres cubes de bois empilés.

Sur les routes, après tant d'années industrielles, on croise toujours de gros semi-remorques chargés de troncs. La collecte des « cadavres » n'est pas achevée. La vaillance des hommes est toujours à l'œuvre. Où que l'on porte son regard, on éprouve physiquement le concret de la catastrophe. Je ne parle pas seulement des dizai-

JEAN-CLAUDE
 GUILLEBAUD



**L'insecte aurait
 d'abord proliféré
 dans les chablis
 de la première
 tempête, puis
 dévoré le bois tom-
 bé avant de s'atta-
 quer au bois vivant**

nes de millions d'euros perdus, des milliers d'emplois menacés dans la « filière bois ». Je parle d'un paysage entier effacé de la carte, et avec lui cette « civilisation landaise » dont j'apprécie depuis des décennies la noblesse. Filant sur ces routes bordées d'horizons lunaires, je pensais à Louis Dartigues, disparu cette année, et qui fut un peu mon « grand frère » à « Sud Ouest Dimanche ». Natif de Biscarrosse, fin chasseur de bécasses, Louis me parlait interminablement d'« ses » Landes. Que pensa-t-il, à la fin de sa vie, de ce carnage ? Ce n'est pas tout, hélas. Très vite, la tristesse rétrospective qui vous habite se fait plus intense. On comprend vite, en effet, qu'une autre catastrophe est en cours. Autour de vous, des milliers de pins se dressent, intacts mais foudroyés : leurs aiguilles sont rousses, leur tronc marronasse. Ils sont morts debout, comme les soldats d'une armée anéantie par un gaz de combat. Une autre tempête, silencieuse celle-là, s'est bien levée.

Elle est causée par un parasite vorace, le scolyte ou Ips sexdentatus, que les forestiers ont pris l'habitude d'appeler l'« ips ». (On parle aussi du « sténographe ».) L'insecte aurait d'abord proliféré dans les chablis de la première tempête, puis dévoré le bois tombé avant de s'attaquer au bois vivant. Si j'en crois l'article documenté de mon confrère Jacques Ripoché, publié dans « Sud Ouest » le 17 juillet, les arbres vivants, déjà affaiblis par le manque d'eau et les chenilles processionnaires, n'ont plus les moyens de se défendre. Ils sont perdus. De sombres prévisions - chiffrées comme toujours - sont émises depuis peu. 8 ou 10 millions de mètres cubes de bois pourraient être touchés à brève échéance. Mais les chiffres ne disent pas l'essentiel : l'un des plus beaux - et plus vastes - massifs forestiers d'Europe est ainsi en danger de mort. Avancé vers Langon, je me demandais si les milliers de touristes qui dévalaient ce même jour vers Bayonne et l'Espagne par l'autoroute A 63 se rendaient bien compte qu'ils traversaient le lieu d'une tragédie.

Les télévisions et les grands médias en parlent très peu. Pourquoi donc ? Serait-elle moins « importante » que les péripéties de l'affaire Bettencourt ? Je crois que c'est tout le contraire. Humainement, nationalement, elle est plus grave. On devrait mieux réfléchir à la manière dont nous évaluons et classons les informations. La mort possible de la plus grande forêt d'Europe n'est pas une « petite » information...